

DIANE  
DE MARGERIE



LA FEMME EN PIERRE

L'UN  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication









© *Éditions Gallimard, 1989.*

Extrait de la publication

## *Ambivalence*

Une des inventions les plus bizarres de l'amour n'est-elle pas de nous faire reconnaître l'amour là même où il n'est pas? Celui qui traverse la rue là-bas a quelque chose de l'être aimé – son imperméable ou bien son port de tête; celle qui se hâte devant nous, même si elle est brune (alors que l'aimée est blonde), a la même démarche. C'est pourquoi, la plupart du temps, nous participons en aveugles et en sourds à ce que l'on appelle la vie, souterrainement la proie de notre obsession. Est-il possible d'aimer avec mesure, sans être hanté? Cela signifierait une sécurité insolente ou bien l'économie de soi. Certains lieux suscitent en nous une passion semblable, inquiète et dévorante : tout comme Proust qui voyait l'éclat des verrières scintiller jusque dans les lamelles de verre servant d'appui aux couverts de la table dans la petite salle à manger provinciale, ou qui, avec les flèches aiguës de la cathédrale, voyait se

découper contre le ciel la triste nécessité de quitter Illiers et sa mère, je vois Chartres à la fois dans ce qui me la rappelle, et dans ce qui en diffère – partout, en somme, si bien que l'univers m'apparaît à travers le prisme de cette cité de pierre et de verre.

Non que je sois inconsciente du piège : si ce ne sont plus des drames humains éphémères qui m'attendent au bout du trajet – les malentendus, les concessions forcées, les espoirs forcément déçus car l'espoir est déraisonnable ou il n'est pas – c'est pourtant un autre piège dans lequel je tombe, cette fois volontairement, un gouffre, à vrai dire : celui du tête-à-tête avec la Femme en pierre, inquiétante comme un mur (je sais que je mourrai la première), comme un miroir (je sais ce qu'elle exige), comme un témoin (je sais qu'elle est muette).

Une autre invention étrange de l'amour est de se saisir de nous au moment où nous nous y attendons le moins. Quand avons-nous basculé? Quel est le détail qui nous a fascinés? Quel jour, de quelle année? Quand ai-je compris que je ne pourrais plus me passer de voir la cathédrale alors que, tout au début, ouvrant ma fenêtre sur la grande rosace, j'avais eu un mouvement de recul, effrayée de voir la Femme en pierre entrer dans la pièce, elle que je croyais immobile, et prendre possession du temps et de l'espace?

Ces choses-là sont insidieuses.

Elles ont lieu, comme presque tout, en dehors de nous, sans que nous le sachions, derrière notre dos. Ce qui explique pourquoi la passion que nous éprouvons



suscite de prime abord un mouvement de révolte. Nous ne sommes pas vraiment consentants. Quelque chose, quelqu'un nous prend par surprise; quelque chose rencontre en nous autre chose d'enfoui dont nous ne savions rien. Nous sommes dépassés : ce n'est pas toujours ce que nous savons de nous-mêmes qui est pris par l'état amoureux et tombe dans le piège. Il faut croire que j'ai vu quelque part, déjà, il y a longtemps, un visage, un être ou un lieu qui m'ont menée vers ce terre, ce portail, cette rosace, qui possédaient ce caractère ambigu d'être hiératique, immatériel, soulevé de terre, mais d'être aussi accroché au sol, forme humaine et enveloppante, poreuse, capable d'une attention absolue, intemporelle.

Nous dormons parallèlement, la cathédrale et moi. Ma tête est posée en direction de ses tours et mes pieds sont tendus parallèlement à son chevet. Cette proximité m'est perceptible à chaque instant où, étendue, j'attends et j'entends que passent les heures. Il m'est impossible de dire combien cette sensation est puissante. Comme si je dormais au côté d'un animal préhistorique surgi dans la plaine, à l'aube du premier jour; comme si je redevais un germe, un fétu de paille – une pensée. Comme si je n'étais plus qu'une pensée et qu'elle – la cathédrale – traversait désormais pour moi l'épaisseur des siècles, la traversait à ma place mais que, tout de même, j'existais encore quelque part sous forme de fumée, de souffle peut-être – encore quelque part, en elle.

Immuable? Qui a dit : immuable? Elle n'est jamais la même. Je l'ai vue transparente, son toit vert sus-

pendu dans le givre; je l'ai vue luisante et noire et nue comme le dos d'un dauphin bondissant; je l'ai vue poreuse, ravagée, grise de bruine comme une série de cavernes grignotées par la mer; je l'ai vue telle une pieuvre lumineuse, les bras prédateurs, avide et blanche de soleil; je l'ai vue droite et pure comme une falaise à pic. Peut-être est-ce à cause de ces incessantes métamorphoses que, sans pouvoir en préciser l'instant, je me suis laissé prendre –

Parce qu'elle n'est jamais la même. Seuls les lieux ne cessent de changer. Les êtres ont beau avoir des facettes multiples si bien qu'il leur arrive de ne pouvoir s'y reconnaître eux-mêmes, ils ne sont pas, à chaque instant du jour, capables de changements qui ont la force, la durée, la légèreté et la violence des métamorphoses séculaires. Le seul fait de savoir que, sans erreur possible, la Femme en pierre me survivra, me rassure. Se mesurer à la pierre procure un repos profond à l'esprit. Se mesurer à la chair, on le sait, n'est souvent qu'une joute féroce.

Oui, bien sûr, sa sérénité jamais en défaut exige des sacrifices sanglants. Devant ce surgissement colossal, il devient absurde et veule de perdre son temps – si ce n'est à la contempler, elle, qui s'intensifie dans l'azur et se voit de très loin, griffon de cristal, licorne sacrée à deux cornes, animal fabuleux accroupi sur les champs. Devant cet amas immense surgi des carrières, traîné par des bœufs, des chars, des hommes et des femmes, devant ces entrailles de la terre renversées vers le ciel, il faut aussitôt fouailler, chercher en soi, creuser, élever.

Exister. Continuer d'exister, en face d'elle. Inutile d'essayer de l'incendier comme ce moine devenu fou dont parle Mishima, qui tenta de mettre le feu au temple du Pavillon d'Or parce qu'il ne pouvait faire sienne sa perfection – inutile, car elle a traversé les incendies, comme le phénix; c'est elle qui a éprouvé le feu. Après quoi le feu est entré en elle, a continué de rôder, solidifié, dans ses vitraux.

Il faut s'y faire – à ce spectacle – un des plus beaux du monde. Accepter qu'elle aspire vers elle les forces de ceux qui nous entourent pour les thésauriser, avec les nôtres, grande réserve de toutes les énergies, pieuvre et sphinge, morgue immense des amours détournés vers sa gloire.

Il faut accepter qu'elle survive à tout. Sera-ce elle qui verra, dans un tressaillement ultime, le dernier homme, si souvent dépeint par le visionnaire anglais John Martin, se jeter dans le gouffre tandis que les falaises s'ébouleront? Oui, peut-être qu'elle acceptera de tomber ce jour-là, où il n'y aura plus personne ni rien, dépecée, démembrée, pour donner au dernier homme sa sépulture, maternelle, comblée, ayant accompli jusqu'au bout son rôle de berceuse, sa mission de calmer et d'inquiéter, de ronger de questions et de doutes ceux qui se sont risqués à la toucher du doigt. Elle qui, jusqu'à présent, vierge et libre, refuse de cohabiter avec la mort, ne porte aucune tombe ni aucun cadavre entre ses flancs. La terre est bien assez vaste pour cela. Son désir à elle ne s'adresse qu'aux esprits, aux corps des *vivants*.



## *Blancheur du cygne*

Un soir d'été, nous promenant près d'un de ces innombrables canaux qui sillonnent la Beauce (cette présence de l'eau ne se découvre que peu à peu, entre Chartres et Jouy, Chartres et Dreux, Chartres et Maintenon), comme nous avions marché assez loin le long d'une rivière, il nous a paru voir, au-delà du point où les arbres sombres se rejoignent d'une rive à l'autre, éclater les gerbes étincelantes d'un jet d'eau. Mais, avec les jumelles, je regardais encore et fus remplie d'étonnement : c'était là deux cygnes splendides, face à face, dont les longs cols montaient l'un contre l'autre telles les eaux mêlées d'une fontaine dans un éclatement de plumes blanches qui volaient de joie.

Plusieurs fois, les cygnes s'élevèrent ainsi tandis que, trop éloignés, nous n'entendions rien, pris dans la magie de cette blancheur muette. C'était intime, féroce et secret. Nous avions, tout à coup, été les témoins de

l'amour – non point de son spectacle, mais de sa splendeur intérieure qui se dérobe, exige le silence et peut-être aussi cette violence blanche, qui est celle des cygnes.

Un autre jour encore, ayant franchi les fils de fer barbelé qui séparent la route de l'aqueduc de Maintenon, j'eus la surprise de voir, venant du château, en plein champ, voguant sur une de ces coulées d'eau presque invisibles, son poitrail gonflé comme une voile, ses ailes déployées formant une immense corolle, un cygne qui s'approchait à une vitesse prodigieuse propulsé par ses pattes noires. Jamais cygne contemplé sur un étang dans un parc ni sur les berges d'un lac n'aurait eu ce mouvement de progression royale et solitaire que lui donnaient l'espace, le silence, la solitude sur ce mince courant fluide et la proximité de l'aqueduc construit par Vauban – inachevé comme la cathédrale –, la nature ayant pris le relais et fait jaillir de la pierre une rangée d'arbres. L'oiseau formait un tout avec ces vestiges grandioses, avec la barrière qui nous coupait de la route et que nous avions franchie pour aller le rencontrer, comme une récompense qui serait donnée à ceux qui s'aventurent de l'autre côté.

Dans le petit jardin mélancolique de Chartres sur la route de Maintenon, que de cygnes justement! mais qui nichent dans une petite île, mêlés à des canards, visibles et domestiqués, en représentation, furieux et sifflant tels des serpents, presque sales. La neige duveteuse dont ces oiseaux ont parsemé l'herbe brille comme les flocons

des ronces le matin au-dessus des haies – merveilleux petit jardin aux statues sinueuses, à l'île minuscule où couvent les oiseaux, aux ponts en dos d'âne qui évoquent le jardin de Swann à Illiers, avec ses petits pavillons où Proust adolescent se retirait pour lire.

Comme les cygnes sont rapides à faire disparaître toute trace de tache! Redevenus blancs, ils le sont plus encore de ne plus être souillés. L'innocence peut être salie, mais pas la sauvagerie, pas la pureté. Tout comme les grues sacrées convenaient admirablement au jardin du temple des Ancêtres à Pékin, l'oiseau digne de Chartres me paraît le cygne dont le bec et les pattes de bronze s'harmonisent si bien avec cette ville qui fut ceinte de remparts.

Ô cygnes, signes d'envol éblouissants dans la lumière du jour ou dissimulés dans la lumière crépusculaire, la tête enfouie dans le corps, signes d'unité à travers l'admirable courbe du cou, cygnes sacrés en partance pour les pays hyperboréens, emblèmes des druides habillés de blanc qui célébraient leur culte sur le haut lieu d'où Chartres est né, feu par l'aile mais eau par le col; asiles duveteux par vos plumes gonflées en corolles mais dards par le bec; symboles parfaits de l'androgynat, c'est à vous que je pense comme étant les oiseaux les plus proches de Celle qui étend sur nous les ailes de son immense nef.

Dans les lais du Moyen Âge, récits où ce sont les femmes qui promettent une autre vie au-delà des eaux,

au-delà des forêts, là où le chevalier est libre d'aimer loin de la loi, en dehors de la finitude atroce du temps (Graelent aura trois cents ans pour aimer), les signes qui jalonnent la route mystérieuse, qui éperonnent le chevalier, sont des signes blancs : sanglier blanc qu'il faut poursuivre, biche ou cheval – signes de désir, de quête et d'espace où l'imaginaire est libre de s'inscrire.

Ainsi l'Arbre de Jessé, loin d'être d'une couleur vénéneuse et mauve comme les arbres qui entourent Adam, est-il blanc comme ces coquilles friables et lavées par les mers que l'on trouve à marée basse. Comme ce blanc est différent du rose tourmenté dévolu à la chair, tremblant comme la nudité, couleur indécise, que ce soit celle d'Adam et d'Ève chassés du paradis, ou celle de l'avare dans la gueule de Léviathan malmené par des démons à face verte – alors que, des colombes de l'esprit et de la paix, ruisselle toujours une blancheur de diamant!

Comme chez les fleurs (pivoines, lys, impatiences épanouies dans l'ombre), la blancheur, quand elle surgit dans le vitrail, est plus magique que toute couleur. Symbole d'union de toutes les couleurs en une seule; trajet vers l'au-delà comme le heaume que porte ce chevalier de vitrail au bouclier écarlate mais aux traits dissimulés; lumière du corps de Lazare dans ses bandellettes et qui, revenu d'ailleurs, est le dépositaire d'un savoir qui le condamne à la solitude – le blanc est la couleur de celui qui a traversé le désert. Celui dont l'amour a été mis en pièces, que peut-il dire de la mort et du désert qu'il a connus?







L'UN  
L'AUTRE

*nrf*



89-1 A 71546 ISBN 2-07-071546-9

74 FF tc

Extrait de la publication